

## **Le bagage des enfants de l'exil**

### **De la transmission de la mémoire dans les familles de réfugiés chiliens**

JEDLICKI Fanny

La migration politique des réfugiés chiliens, victimes d'une sanglante répression, donne aux contenus de la mémoire<sup>1</sup> transmise au sein des familles et du groupe communautaire une dimension particulière : les spécificités de cette migration résident dans ses caractéristiques politique et traumatique (le trauma étant issu de la violence extrême), entraînant des liens ambivalents entretenus avec les territoires d'exil et chilien. Or ces différentes composantes de la mémoire (politique, traumatique et territoriale) sont étroitement imbriquées les unes aux autres, formant un bagage qui accompagne le devenir de tout enfant de réfugié chilien, que celui-ci grandisse en France, en ex-RDA, en Suède ou ailleurs. Pour autant, les contextes socio-historiques et culturels des sociétés d'accueil participent de la socialisation de ces enfants, leur offrant d'autres supports d'identification. Les configurations sociologiques et historiques de l'exil chilien<sup>2</sup>, comme les forts enjeux de continuité familiale ainsi que la nature des liens intrapsychiques noués entre les générations, s'articulent aux expériences extrafamiliales vécues par les enfants de réfugiés. Ces derniers se trouvent pris en tension entre leur loyauté à l'égard de leurs parents, les projets de retour et leur construction personnelle se déroulant dans des temps et espaces, très différents de ceux qui influencent leur socialisation familiale.

C'est sous l'angle de la construction de soi face à de lourds mandats familiaux, que j'ai appréhendé les trajectoires d'enfants de réfugiés chiliens<sup>3</sup>, constatant qu'il était plus difficile pour ces jeunes-là de se construire de façon relativement autonome<sup>4</sup> par rapport à leur famille, en raison du lourd bagage de l'exil. Ce dernier sera présenté d'abord sous l'angle

---

<sup>1</sup> Nombreux sont les travaux qui s'intéressent, dans la continuité des recherches fondatrices de Maurice Halbwachs (1925), à la mémoire. Cette question est particulièrement au cœur des recherches touchant aux situations de violence extrême. Si l'objet conceptuel « mémoire » est en vogue, accompagnant l'explosion ces vingt dernières années en Occident d'un véritable culte du passé allant jusqu'à « saturer la mémoire » (Robin, 2003), il faut pour autant le problématiser, ce qui n'est pas toujours fait dans la littérature scientifique consacrée au sujet. Parmi l'abondante bibliographie relative à la sociologie de la mémoire, je ne citerai que les études sur la mémoire collective de Marie-Claire Lavabre (2001) et celles d'Anne Muxel (1995) liées à la mémoire familiale et sa transmission.

<sup>2</sup> Que je ne détaillerai pas dans cet article, ceux-ci ayant été particulièrement bien analysés dans différents ouvrages : Araujo, Vasquez (1987) ; Bolzman (1996) ; Gaillard (1997) ; Rebolledo (2006).

<sup>3</sup> Cet article est tiré de ma thèse de doctorat en sciences sociales, dirigée par Maryse Tripiet et soutenue à l'université Paris VII le 12 décembre 2007 : *De l'exil au retour. Héritages familiaux et recompositions identitaires d'enfants de retornados chiliens* (619 p. dont annexes).

<sup>4</sup> On se construit toujours par rapport à sa famille, pour autant certaines injonctions et/ou déterminismes, ici d'ordre psycho-sociologique, pèsent plus lourdement que d'autres dans les constructions identitaires.

Jedlicki, Fanny, 2010, « Le bagage des enfants de l'exil. De la transmission de la mémoire dans les familles de réfugiés chiliens », in Galloro, Piero-D. (dir.), *L'exil des sud-américains en Europe francophone*, Presses Universitaires de Nancy, pp. 77-102.

identitaire, plus exactement territorial, puis sous le prisme de l'héritage politique et enfin à travers l'analyse des rapports psychiques intrafamiliaux.

### L'enquête

Soixante-deux entretiens qualitatifs ont été menés avec des enfants de *retornados*<sup>5</sup> ; vingt-neuf autres entretiens, menés auprès des différents membres de familles *retornadas* et de familles réfugiées en France qui ne sont pas retournées au Chili, ont été également utilisés pour l'analyse. Complétés par des interviews auprès de différentes personnes-ressources, c'est donc près d'une centaine d'entretiens qui constituent le matériau empirique de ma recherche. L'observation participante au sein des réseaux réfugiés en France, durant un séjour de terrain au Chili, ainsi qu'une recension bibliographiques et d'archives ont été également mises en œuvre.

Il ne s'agit pas d'un échantillon représentatif ; le groupe de personnes interviewées reflète en revanche une véracité d'expériences, celles des familles chiliennes en exil. Les caractéristiques sociologiques et démographiques<sup>6</sup> de ce groupe sont en effet relativement connues ; pour autant si une grande diversité en terme d'âge, de sexe, de pays d'exils, d'appartenances politiques<sup>7</sup> des parents a été obtenue, une certaine homogénéité socioéconomique caractérise le groupe des personnes que j'ai interviewées : elles sont majoritairement membres d'une large classe moyenne, se divisant entre une fraction supérieure disposant de capitaux économiques et/ou culturels, et une fraction inférieure, plus proche des couches populaires, mais disposant d'un minimum de capital économique ou culturel. En dépit de la grande diversité des vécus des jeunes interviewé(e)s, qui ont résidé dans des contextes nationaux parfois très différents, connu des socialisations familiales contrastées, à des âges résolument incomparables, l'analyse confirme qu'au-delà de l'hétérogénéité des trajectoires individuelles et des contextes, les enfants de réfugiés constituent un groupe d'expérience affecté par une histoire collective violente, qui imprègne fortement les contenus des mémoires familiales et des socialisations enfantines, influençant les devenir des jeunes gens.

<sup>5</sup> Littéralement de « personnes revenues ». C'est la terminologie chilienne en vigueur pour désigner les exilés politiques revenant au Chili.

<sup>6</sup> On ne dispose pas de statistiques fiables concernant les exilés chiliens. Les travaux existants sur le sujet et la recension d'archives officielles et associatives permettent tout de même de saisir un certain nombre d'éléments : l'exil chilien fut diasporique, les réfugiés se dispersant en Amérique du Sud et en Amérique Centrale et du Nord, en Europe de l'Ouest et dans les ex-pays communistes, dans certains pays africains (Algérie et Mozambique particulièrement), jusqu'en Australie. Tous n'étaient pas interdits de retour et les statuts migratoires ont été divers ; il y a eu, par ailleurs, des retours dès la fin des années soixante-dix, plus massivement à partir de 1984, et enfin au début des années quatre-vingt-dix. Des retours ont toujours lieu dans les années 2000. Il est également établi que les retours concernent davantage les classes sociales moyennes et supérieures, les réinsertions étant particulièrement ardues (Gaillard, 1997).

<sup>7</sup> PC, PS, MIR, MAPU, autres (militants d'autres partis, syndicalistes, sympathisants).

Jedlicki, Fanny, 2010, « Le bagage des enfants de l'exil. De la transmission de la mémoire dans les familles de réfugiés chiliens », in Galloro, Piero-D. (dir.), *L'exil des sud-américains en Europe francophone*, Presses Universitaires de Nancy, pp. 77-102.

### **Mémoire familiale et construction de soi**

L'exil affecte l'ensemble du groupe familial et non les seules personnes qui ont dû partir<sup>8</sup> : les enfants de réfugiés chiliens partagent avec leurs parents des expériences réelles. Ils sont par ailleurs, comme tous les enfants, façonnés en grande partie par cette première instance socialisatrice et d'identification qu'est la famille, cadre social de la mémoire par excellence (Halbwachs, 1925). La mémoire (individuelle, familiale et collective) est évidemment convoquée pour aborder un groupe dont les événements fondateurs appartiennent au passé et qui ont été mis à mal par le déni des autorités chiliennes comme par la nature des souffrances endurées. Il ne faut en revanche pas réduire la mémoire familiale à une accumulation de souvenirs, à des récits construits, et à des objets donnés. La mémoire familiale est aussi modèle (Coenen-Hunter, 1994), code d'interprétation, habitus constitutif de valeurs et pratiques. S'il y a des transmissions volontaires, d'autres sont inconscientes.

L'opinion commune tend à distinguer et hiérarchiser entre mémoire « vécue » et « héritée », « directe » et « indirecte ». C'est là l'un des drames de l'exil, dans la mesure où il sera reproché aux *retornados*, et particulièrement à leurs enfants, d'avoir vécu à distance, donc de manière indirecte, les événements chiliens, et de n'avoir reçu en héritage qu'une mémoire « référentielle ». La légitimité de la militance des familles immigrées et/ou de leur « chilenité » est à ce titre remise en cause. Les interviews auprès des jeunes *retornados* sont marquées de ce jugement intériorisé, où d'aucuns se justifient d'avoir vécu, même à distance, une relation à part entière avec le Chili. La réalité de l'exil n'est en effet pas un substitut de la réalité chilienne sous la dictature militaire pinochétiste : elle constitue une expérience spécifique à part entière, tandis que vivre sous la dictature en est une autre. Si elles ne sont ni comparables, ni opposables, ces expériences n'en sont pas moins toutes deux celles de Chiliens, victimes de la répression d'un même régime. Les représentations sur le Chili et les relations entretenues au pays qui se déploient durant l'expatriation sont bien des expériences concrètes, vécues par les parents comme par les enfants.

Le processus de construction de soi s'élabore tout d'abord, durant l'enfance, dans l'identification<sup>9</sup> aux parents. Ainsi, l'identification classique des enfants à leur groupe premier, la famille, est d'autant plus chargée pour les enfants de réfugiés chiliens, qu'ils se trouvent dans une situation extrême : la famille n'a pas choisi de vivre là où elle réside et elle ne dispose pas de la liberté de mouvement ni la maîtrise du temps et de ses projets. La punition politique qu'est l'exil articule donc étroitement sentiments nationaux, rapports aux

---

<sup>8</sup> L'exil politique chilien se définit, selon moi, comme l'obligation de quitter le pays sans pouvoir y revenir librement, sous la contrainte avérée ou supposée de l'Etat (la peur étant une puissante contrainte, justement orchestrée par le régime militaire). La durée de l'exil est donc indéterminée et l'expérience fortement traumatisante. La vie en exil (objective et subjective, sur le plan individuel, familial et communautaire) et l'accueil fait aux réfugiés, façonnent un groupe communautaire, visible et reconnu, structuré par une hiérarchie interne et doté de valeurs et pratiques normatives fortes.

<sup>9</sup> Il s'agit d'un processus psychique inconscient par lequel les enfants calquent une partie de leur personnalité sur celle d'un autre, perçu comme un modèle.

Jedlicki, Fanny, 2010, « Le bagage des enfants de l'exil. De la transmission de la mémoire dans les familles de réfugiés chiliens », in Galloro, Piero-D. (dir.), *L'exil des sud-américains en Europe francophone*, Presses Universitaires de Nancy, pp. 77-102.

territoires et engagement politique : les réfugiés sont obligés de vivre dans un autre territoire national que le leur, privés de la participation politique au devenir de leur nation, vivant une situation de déracinement sur un temps long qui joue sur leurs identifications. Le retour est dans cette perspective le corollaire de l'exil, et il est désiré, projeté, fantasmé tout au long de l'exil, bien que rarement réalisé. Car ce retour ne va pas de soi, l'exil s'étendant dans un temps long et les enfants (comme leurs parents, dans une autre mesure) se liant avec des territoires de référence et d'appartenance non chiliens. C'est ainsi que l'enjeu de la transmission familiale est plus crucial dans les familles migrantes et réfugiées que pour une famille implantée dans son lieu de vie habituel : la transmission s'opère loin du groupe familial étendu et loin de l'espace national. Une grande part de ses contenus (particulièrement sur le plan culturel) n'a pas cours dans le pays, donc dans l'espace social majoritaire, où grandissent les enfants. Les réfugiés chiliens évoquent fréquemment la peur que ces derniers ne « perdent » la « culture d'origine » ; le choix du terme « perdre » révèle la primauté accordée à l'inscription filiale dans l'identification culturelle, nationale et territoriale, l'origine étant celle des ancêtres. Les relations que les enfants entretiennent au Chili et leur attachement aux valeurs politiques parentales, peuvent ainsi revêtir une dimension existentielle, vitale aux yeux des réfugiés chiliens. La perspective d'une rupture dans la continuité familiale les bouleverse d'autant plus qu'elle est attribuée à l'exil, et signifierait une autre facette de la répression. Cette angoisse est à la source des mandats familiaux (sur le Chili et la politique particulièrement) qui sont adressés, de façon plus ou moins explicite, aux enfants.

Ainsi la mémoire familiale de l'exil chilien est-elle particulière ; on ne peut pour autant pas parler d'une mémoire, homogène. Les expériences d'exil varient selon la classe sociale, le pays de résidence, les formes d'accueil et les relations nouées avec les groupes majoritaires, les trajectoires individuelles et familiales. On peut néanmoins établir des formes archétypales<sup>10</sup> de ces mémoires familiales (allant de familles « silencieuses » à des familles « participatives »), voire un prisme étendu entre ces deux bornes où se situeraient la majorité des familles d'exilés chiliens. Pourtant en dépit des fortes variations dans les transmissions familiales, un socle commun subsiste : il s'agit d'un bagage reçu par les enfants d'exilés, où sont imbriqués avec plus ou moins d'intensité politique, traumatismes, liens aux territoires et loyauté familiale. Ces différentes composantes de la mémoire d'exil sont si étroitement imbriquées les unes aux autres, qu'il est impossible d'isoler précisément ce qui relèverait du

---

<sup>10</sup> J'ai distingué trois formes archétypales de socialisations d'enfants de réfugiés chiliens, nommées « mémoires ». La première, « participative », correspondrait à une socialisation familiale idéale typique, où s'imbriqueraient projet de retour, militance politique, affirmation d'une identité chilienne et exilée, avec une participation intense au groupe communautaire ; son opposée est assimilée à une « mémoire silencieuse ». Enfin une troisième « mémoire », intermédiaire, disjoindrait le territoire dans lequel la famille projette de vivre de l'affirmation identitaire et/ou de l'activité politique communautaire, par exemple, donnant davantage de latitude *a priori* aux enfants dans leur construction personnelle. Ces formes de socialisation peuvent varier au sein d'une même famille au cours du temps long de l'exil.

Jedlicki, Fanny, 2010, « Le bagage des enfants de l'exil. De la transmission de la mémoire dans les familles de réfugiés chiliens », in Galloro, Piero-D. (dir.), *L'exil des sud-américains en Europe francophone*, Presses Universitaires de Nancy, pp. 77-102.

strict domaine de l'une ou des autres. L'analyse s'efforcera néanmoins de le faire dans une démarche compréhensive.

### **De la question identitaire aux liens aux territoires**

Le concept de « territoire »<sup>11</sup>, qui prend en charge à la fois les dimensions géographique, administrative, historique et affective des liens unissant les groupes sociaux à l'espace, semble particulièrement pertinent pour appréhender la question du sentiment d'appartenance nationale des enfants de réfugiés chiliens. Il permet effectivement d'éviter les impasses, ou les grandes difficultés, théoriques que pose une analyse en termes strictement identitaires (Giraud, 2001). Il convient en effet de souligner que les enfants de migrants sont généralement considérés, dans l'opinion commune et même dans une large part de la littérature scientifique, comme des êtres tiraillés entre deux « cultures », deux sociétés nationales, deux « groupes ethniques » : celui de la société d'accueil, abusivement considéré comme homogène ; celui de leurs parents, perçu comme étranger et plus ou moins « proche culturellement » de la société d'accueil. Ils seraient déchirés entre deux univers socioculturels, vivant un conflit d'allégeances divergentes et irréconciliables, les amenant à une « perte de repères » fondamentaux pour se situer dans l'espace social. « L'entre-deux culturel » est généralement considéré comme nuisible à leur « intégration », comme à leur équilibre psychologique, affirmation dont la véracité reste à prouver, tandis qu'elle entraîne de fait, par son statut d'évidence, des difficultés pour ces jeunes à se positionner sur le plan identitaire. Car ils tendent à intérioriser le discours majoritaire, qui est véhiculé par différents interlocuteurs (parents, personnels scolaires et parascolaires, camarades, médias, voire un pan de la recherche scientifique, etc.) : ainsi certains se considèrent bien dans une situation d'entre-deux problématique (Franchi, 2002). Même si les enfants de réfugiés chiliens sont, dans la plupart des espaces où ils résident, moins stigmatisés que les autres enfants de migrants (bien que la situation soit plus complexe en Suède ou en Allemagne, notamment, où les réfugiés chiliens sont victimes de racisme), ils n'en échappent pas moins à l'étiquette d' « êtres déchirés entre deux cultures ». Ils reprennent souvent à leur compte le discours dominant : c'est un sentiment de n'être ni d'ici ni de là, de « n'appartenir à aucun lieu, aucun groupe » qui est décrit dans les entretiens. Ou encore, comme le dit Victoria<sup>12</sup> :

« *Au Chili, je suis française, mais en France je suis chilienne* ».

S'il n'est pas question de nier les difficultés observables et décrites par les enfants de migrants, ici de réfugiés chiliens, il convient d'en réfléchir les causes. Or ces difficultés tiennent davantage aux positions effectivement occupées dans les groupes qu'ils fréquentent, les reliant à la société d'accueil, à leur famille, au groupe communautaire, et ainsi aux deux sociétés, qu'à un conflit de valeurs ou à des problèmes psychologiques. En effet, les

---

<sup>11</sup> Il existe une bibliographie importante sur le concept de « territoire », particulièrement chez les géographes. Voir par exemple l'ouvrage dirigé par Jean et Calleng (2002).

<sup>12</sup> Les noms des personnes interviewées ont été modifiés.

Jedlicki, Fanny, 2010, « Le bagage des enfants de l'exil. De la transmission de la mémoire dans les familles de réfugiés chiliens », in Galloro, Piero-D. (dir.), *L'exil des sud-américains en Europe francophone*, Presses Universitaires de Nancy, pp. 77-102.

cultures comme les groupes ethniques ne sont pas immuables, ni concevables de façon abstraite, c'est-à-dire déconnectés de l'histoire et des rapports sociaux. S'il y a bien des codes culturels (allant de la cuisine aux valeurs) qui ne sont pas les mêmes entre les groupes, la question de la construction personnelle et de l'identification nationale se construit compte tenu des expériences vécues et des relations sociales rencontrées. C'est bien au travers des interactions que se révèlent les rapports de force qui se nouent entre ceux qui sont considérés porteurs de telle ou telle « culture », ou censés appartenir à tel ou tel groupe ethnique<sup>13</sup>. Ainsi plutôt que de raisonner en termes identitaires ou de sentiments nationaux, je m'intéresse aux liens concrets qui unissent les enfants de réfugiés chiliens à ces deux territoires de référence et d'appartenance que constituent la société d'accueil du groupe familial et la société chilienne.

C'est en effet la familiarité avec un espace géographique et social pratiqué, qui forme le socle des sentiments liant les individus à cet espace, dans lequel ils se reconnaissent et s'identifient. L'entité géographique qu'est l'Etat-Nation, ou la société, se décline concrètement sous la forme de liens tissés avec des groupes, des personnes, des institutions, médiatisant le rapport au pays : on ne « s'intègre » pas « à la France » ou « à la Suède » ou encore « au Chili », mais bien à des groupes qui y vivent (classe sociale, réseau professionnel, structure politique, espace résidentiel, groupes de pairs...), dans le partage d'activités communes.

### **Grandir en exil**

Les enfants de réfugiés chiliens grandissent ainsi au sein de sociétés qui leur proposent d'autres références et d'autres groupes d'appartenance que celles et ceux offerts par les familles et le groupe communautaire, dans lesquels ils se forment également. Mais cette socialisation nationale peut aller à l'encontre du message parental les invitant à « rester chiliens », à revenir au Chili, voire à militer, sinon être de gauche. Il n'est en outre pas aisé pour ces enfants de se construire dans une société, qu'ils savent devoir un jour quitter, tout en se projetant dans une autre société, à laquelle ils sont censés « appartenir », et avec laquelle certains liens (réels et imaginaires) sont forgés. L'incertitude quant au lieu de vie futur se répercute sur le plan identitaire, en tant que représentation unifiée et cohérente de soi et de celui ou celle que l'on pense devenir :

« On avait ce truc de vivre dans un autre pays, en exil, et le retour et tout ce truc nostalgique et triste pour les vieux et pour soi aussi, parce que c'est un sentiment de déracinement très fort : en

---

<sup>13</sup> Il y a une abondante littérature sur le sujet ; de nombreux travaux empiriques, ainsi que quelques efforts de théorisation, marqués en France par l'un des premiers articles sur le thème : Abdelmalek Sayad, « Les enfants illégitimes », paru pour la première fois en 1979. Voir également les travaux d'Isabelle Taboada-Leonetti (1982), d'Andréa Réa et Maryse Tripiet (2003) qui pointent l'incorporation du sentiment de dévalorisation de leur groupe. Sur le « groupe ethnique », terme à l'utilisation souvent abusive, se référer à Philippe Poutignat et Jocelyne Streiff-Fenart (1995), pour la « culture », voire Denys Cuhe (1996).

Jedlicki, Fanny, 2010, « Le bagage des enfants de l'exil. De la transmission de la mémoire dans les familles de réfugiés chiliens », in Galloro, Piero-D. (dir.), *L'exil des sud-américains en Europe francophone*, Presses Universitaires de Nancy, pp. 77-102.

*quoi consiste ta vie [quand tu vis en exil] sinon espérer pouvoir revenir à un endroit que tu ne connais pas ? (...) Tu ne sais pas, parce que tu ne sais pas ce qu'il y a au Chili, tu ne sais pas où tu vas être quand tu seras en âge de, tu ne peux pas te projeter (...). [Je me disais, quand je pensais à ma vie future] à n'importe quel moment on s'en va, s'ils tuent Pinochet, on s'en va, j'étais toujours dépendante d'autres choses, et non de moi, donc je n'avais aucune appartenance au lieu, et c'est super difficile de s'adapter dans ces circonstances. La seule chose que je savais du Chili alors, c'était la Cordillère, les empanadas, les feuilles qui tombent en automne, une description de carte postale, et la famille, et donc l'amour (...), posséder un endroit où tu veux mourir, être et tout ça, et c'est comme ne jamais pouvoir assumer d'où tu es. C'est un truc super compliqué. (...) En fait j'avais seulement des référents... artificiels. » Tania (Espagne)*

C'est aussi parce que la famille veut rentrer et que son attention est dirigée vers le Chili que les enfants sont partagés. Ils effectuent parfois un clivage entre les expériences qu'ils considèrent comme « chiliennes », liées à la famille et à la communauté et les expériences de la société d'accueil, à l'instar d'autres enfants de migrants (Ribert, 2006).

*« Il y a deux choses : d'un côté l'instabilité et de l'autre côté l'enfance, c'est-à-dire jouer, les amis, faire du vélo, du patin, avoir des copains de quartier, et là vivre bien, une enfance très chouette et l'instabilité, parce que nous étions là-bas, en Hollande, mais nous allions partir à n'importe quel moment et ce n'importe quel moment c'était demain, après-demain, le partir était toujours bien plus proche que le fait d'être là. Ainsi ma maison était toujours à moitié vidée, car pourquoi avoir des choses si nous allions partir ? » Roberto (Hollande, Nicaragua)*

Cette instabilité, sur le plan matériel essentiellement caractéristique des premières années d'exil bien qu'elle se poursuive dans certaines familles tout au long de celui-ci, n'empêche pas les enfants de s'attacher aux territoires que constituent les sociétés d'accueil. C'est notamment le lien au quartier qui prime dans l'échelle des identifications et sentiments d'appartenance étudiés chez les enfants de migrants. C'est particulièrement le cas dans les quartiers d'habitat social, appelés communément « cités » en France. Ils constituent pour les adolescents descendants de migrants des classes populaires un « espace de culture adolescente et [le] lieu de vie familiale » (Lepoutre, 2005), auquel ils vouent un attachement « au présent » plus fort qu'à l'espace « originel » que serait le pays d'émigration parental. Cet attachement à un espace marqué par une sociabilité à la fois publique et privée locale, les enfants de réfugiés chiliens sont nombreux à le revendiquer : Oscar affirme ainsi qu'il «*est montreuillois d'abord* ».

Au-delà du quartier, les référents premiers incarnant les liens affectifs et d'appartenance à la société d'accueil sont nombreux : il s'agit pour beaucoup de leur école, de leurs ami(e)s, de leurs premières amours, d'une structure ou activité, voire d'un environnement (géographique, climatique, social et culturel). L'expérience quotidienne d'apprentissage et d'échange de références communes (langue, savoirs scolaires, historiques, culturels, partage d'une actualité uniformisée par les des médias, événements sportifs célébrés en commun...)

Jedlicki, Fanny, 2010, « Le bagage des enfants de l'exil. De la transmission de la mémoire dans les familles de réfugiés chiliens », in Galloro, Piero-D. (dir.), *L'exil des sud-américains en Europe francophone*, Presses Universitaires de Nancy, pp. 77-102.

fonde non seulement le sentiment d'appartenance mais l'appartenance en tant que telle à un groupe. Il s'agit là d'expériences concrètes qui sont en même temps des références communes, c'est-à-dire partagées avec les membres d'un même groupe, reconnaissables et reconnues comme telles, et des relations affectives à des personnes, des groupes, des activités et des espaces, qui font sens, constituant des habitus nationaux (Noiriel, 2005).

Enfin, les positions socio-économiques et la valeur symbolique attribuée aux migrants (ceux qui sont considérés comme les « *bons étrangers* » par le groupe majoritaire et les autres, « *indésirables* ») agissent fortement sur les liens noués par les familles migrantes avec la société d'origine et la société d'accueil. Le poids des catégorisations socio-ethniques dévalorisantes affecte les personnes qui les subissent, qui développent des stratégies identitaires (Tabaoda-Leonetti, in Camilleri, 1997) pour y répondre. Le refus de s'identifier à un espace national où certains enfants de réfugiés chiliens subissent stigmatisation et discriminations racistes peut constituer une de ces réponses, amenant par exemple Pedro à investir la dimension chilienne de son existence, ainsi que les projets de retour au Chili lors de l'exil familial en ex-RDA.

*« Le Chili me manquait à certains moments ! Par exemple quand je me sentais très différent. À ces moments là je me souvenais qu'au Chili, je n'étais pas différent ! Qu'au Chili personne ne me regardait dans la rue, personne ne se retournait pour me regarder, je n'étais pas un mec bizarre, pas comme si je me baladait avec un perroquet sur l'épaule, c'était la sensation que j'avais en Allemagne : je ne m'asseyais pas sur un siège double inoccupé, surtout si le bus était plein (...) parce que personne ne s'asseyait à côté de moi... à cause de mes traits, alors que je n'avais que douze ans. (...) J'étais 'un exemplaire' unique là-bas, donc je rêvais toujours à comment allaient être les visages de mes camarades chiliens quand on rentrerait (...) ! Je savoure jusqu'à aujourd'hui, maintenant que je vis au Chili, le fait d'aller au supermarché et que personne, personne ne se retourne pour me regarder ! C'est un délice ! »*

Par ailleurs, Esteban et Sebastian ne se sentent pas heureux en France, car ils y rencontrent des difficultés familiales, des problèmes scolaires et de sociabilité adolescentes. Ils évoquent les « *différences culturelles et sociales* » qui les séparent de leurs camarades « *français* », liant leur mal-être au sentiment de n'être pas à leur place dans un espace défini sous l'angle national-culturel. Ils espèrent probablement trouver une meilleure place ailleurs, dans un Chili qui constitue depuis leur enfance un important référent et auquel ils s'identifient tous deux fortement, investissant le projet de retour familial.

### **Les liens au Chili**

L'expérience d'enfant d'exilé implique un rapport particulier avec le Chili, articulant des éléments à la fois objectifs et subjectifs. Le Chili est à la fois un espace national et géographique repérable sur une carte et visible sur des photographies ; il incarne également des événements fondateurs et mythiques (l'Unité Populaire et la dictature) ; il peut se



Jedlicki, Fanny, 2010, « Le bagage des enfants de l'exil. De la transmission de la mémoire dans les familles de réfugiés chiliens », in Galloro, Piero-D. (dir.), *L'exil des sud-américains en Europe francophone*, Presses Universitaires de Nancy, pp. 77-102.

décliner sous la forme d'une communauté politique : une société (« *le peuple chilien* ») auprès de laquelle les réfugiés ont un devoir politique (renverser le dictateur et reconstruire le socialisme) ; c'est aussi des personnes spécifiques (les amis des parents et la famille) ; c'est enfin un rêve et/ou un objectif (rentre). Le Chili se perçoit également en exil à travers la figure des parents, et des membres du groupe communautaire, étrangers dans la société d'accueil, qui parlent, mangent et agissent différemment des membres du groupe majoritaire. Le Chili est donc à la fois un espace dont on parle (ou dont on ne parle pas, les silences « parlent » également) et un espace que l'on pratique : dans les réunions communautaires, dans les relations à la famille lointaine et idéalisée, dans les voyages que certains enfants accomplissent avant le retour. C'est enfin un pays imaginaire, celui que se forgent les enfants à partir de tous ces éléments et des autres contenus de la mémoire familiale.

Le Chili est en exil absent et regretté : il constitue dans le même temps une présence imaginaire constante, parfois même de manière inconsciente.

*« Toutes ces années-là, la présence du Chili était très proche, c'était comme un membre de la famille : le Chili avec ses fruits, avec ces gens, sa beauté. Et le Chili qui était malade et qui souffrait, on avait tout le temps des nouvelles, c'est un membre de plus de la famille, un membre chéri de tout le monde, on devait tout savoir. »* Sandra (France)

Si le Chili est moins investi dans certaines familles, il reste néanmoins un élément référentiel fondamental pour tous.

Du fait de l'idéalisation nostalgique propre à l'exil et des circonstances ayant provoqué la migration, les sentiments et les représentations des enfants sur le Chili sont ambivalents. Ce sont le plus souvent des images, au sens premier du terme, qui sont décrites dans les entretiens : des paysages magnifiques, la Cordillère, d'énormes et savoureux fruits, la mer reviennent constamment, les jeunes interviewé(e)s mentionnant parfois des couleurs. Chaudes et à profusion chez certains, tandis que le noir et blanc prédominent chez d'autres, influencés probablement par les photographies et films datant des années soixante et soixante-dix, exprimant dans le même temps une binarité brutale (la joie de l'UP<sup>14</sup> versus la violence de la répression). L'aspect manichéen de l'alliage du noir et du blanc correspond en outre à la représentation ambivalente que peuvent avoir les parents du pays laissé (Vasquez et Araujo, 1987). D'un côté il s'agit de la « *Terre Promise* », véritable Eden peuplé d'habitants semblables aux réfugiés politiques, incarnant l'espace-ressource imaginaire qui pourrait résoudre les problèmes quotidiens, puisqu'il est ainsi investi par les parents ; d'un autre côté, c'est le pays de la violence extrême, et le Chili est bien souvent imaginé comme « *en guerre* », en proie à une grande pauvreté.

---

<sup>14</sup> Unité Populaire.

Jedlicki, Fanny, 2010, « Le bagage des enfants de l'exil. De la transmission de la mémoire dans les familles de réfugiés chiliens », in Galloro, Piero-D. (dir.), *L'exil des sud-américains en Europe francophone*, Presses Universitaires de Nancy, pp. 77-102.

A travers les courriers et les voyages, à travers la vie communautaire incarnant un « *petit Chili* » en exil, par le biais de films et de récits, les enfants entretiennent donc des liens au territoire, dit originaire. Il s'agit bien à la fois d'une expérience transmise par les parents et d'une expérience vécue, qui les placent face à un territoire ambivalent, attirant et répulsif, très investi par la famille.

### **La dimension politique de la mémoire**

La politique<sup>15</sup> est déterminante dans l'existence des enfants de réfugiés chiliens, elle imprègne l'histoire de la famille et son devenir : c'est bien « à cause » d'elle que la migration originelle a été accomplie ; elle est très présente dans les activités communautaires, dans les identifications des parents, dans l'éducation des enfants. Les enfants de réfugiés chiliens reçoivent plus précocement que d'autres enfants un bagage politique, fait de valeurs, de représentations, de pratiques liées en grande partie à la spécificité de la migration familiale.

La transmission des valeurs, qu'on les nomme morales ou idéologiques, des parents aux enfants est un enjeu capital dans toutes les familles, réfugiées chiliennes ou non (Muxel, 1995). Elle touche à des domaines tant individuels et psychiques (projections parentales et désirs narcissiques), que collectifs et patrimoniaux : c'est la continuité du groupe familial à travers les générations qui est en jeu (Attias-Donfut et al., 2002). On peut considérer par ailleurs que dans certaines familles de militants de gauche, l'éducation des enfants fait partie pour d'un impératif politique :

*« Il y avait deux engagements importants pour moi : le militantisme et les enfants. Les enfants sont de nouveaux êtres humains, nous les appelions 'la relève', ce sont ceux qui prendront notre place, [même si] c'est possible qu'ils prennent un autre chemin, (...) et c'est pour cela je crois, que l'on a l'obligation de s'en occuper, de les éduquer, pour les laisser marcher tout seuls après... »* Paula (réfugiée chilienne en France).

Pourtant tous les réfugiés n'ont pas été militants politiques. Si certains migrants chiliens<sup>16</sup> sont devenus militants en exil, en fréquentant la communauté, d'autres ont au contraire cessé plus ou moins rapidement la militance. La plupart d'entre eux connaissent un parcours politique changeant durant toute la période de l'exil (l'effervescence des premiers temps laisse la place à une activité plus socioculturelle et moins intense, tandis que l'arrestation de

---

<sup>15</sup> Conçue non seulement comme idéologie, comme valeurs et praxis lié à une organisation politique, mais plus largement comme un système de compréhension du monde. Il s'agirait de l'ensemble des rapports de l'homme, être social, à son environnement, comme le posait Tocqueville : « le politique [est] la façon dont une société organise son mode d'installation dans l'être, c'est-à-dire la façon dont s'inscrit dans son symbolisme le rapport de l'homme à soi, de l'homme à autrui et de l'homme au monde. » (Akoun, 1999 : 494)

<sup>16</sup> La crise économique du début des années quatre-vingts jette sur le chemin de la migration des centaines de milliers de Chiliens. Il est pour autant difficile de distinguer, d'autant plus que cette distinction a des implications hiérarchiques aujourd'hui entre migrants strictement « économiques » et migrants « politiques », l'économie nationale et les conditions de vie qui poussent certains à la migration étant toujours liées au politique.

Jedlicki, Fanny, 2010, « Le bagage des enfants de l'exil. De la transmission de la mémoire dans les familles de réfugiés chiliens », in Galloro, Piero-D. (dir.), *L'exil des sud-américains en Europe francophone*, Presses Universitaires de Nancy, pp. 77-102.

Pinochet à Londres en 1998 réactive fortement les réseaux communautaires autour du politique et du juridique). On peut cependant faire émerger quelques modèles-types de participation des familles : les familles très participatives emmènent avec elles les enfants de réunion en *peña*, de manifestation en déjeuner entre Chiliens ; d'autres parents fréquentent le groupe communautaire mais tiennent leurs enfants à une certaine distance de celui-ci, et/ou participent avec eux épisodiquement au collectif en exil (à l'occasion de la fête nationale par exemple) ; enfin certaines familles rompent progressivement avec le groupe communautaire et les enfants ne fréquentent pas celui-ci.

Il existe en outre des activités spécifiques destinées aux plus jeunes : il s'agit des « écoles communautaires », et plus particulièrement des groupes de « pionniers » dans les ex-républiques socialistes.

*« Nous recevions une éducation sur ce qu'était le Chili. Parce que nous étions tous nés ici, ou beaucoup à l'extérieur et personne ne savait ce que c'était le Chili. Alors il nous apprenait des choses basiques comme les régions, les ethnies qui existaient, 'los mapuches', les langues qu'il y avait, notre culture, l'histoire du Chili, [c'était] des réunions pour enfants, des slogans aussi, en espagnol et même quelques événements... pour les enfants. Ça se passait en dehors des heures de l'école, une fois par semaine dans un centre culturel. »* Rodrigo (Ex-Yougoslavie).

Ce sont par ailleurs des valeurs que reçoivent ces enfants de militants et sympathisants de gauche : revendications d'égalité et de liberté, sens du partage et de la solidarité ; sentiment de responsabilité collective ; sensibilité aux notions de justice et d'injustice, vis-à-vis des groupes et causes dominés ; rejet de la violence, particulièrement de la violence légale, d'où une méfiance envers l'autorité ; enfin attirance pour la mobilisation, l'expression populaire et la démocratie. Ces valeurs appartiennent au registre de la morale, d'une éthique politique, qui vient pour partie des structures militantes où elle est prônée, revendiquée et distillée de façon diverse et évolutive selon les époques et les lieux. Il s'agit là de valeurs que l'on attribue traditionnellement et historiquement à la gauche (Agrikoliansky, 2004). Aux exigences de droits économiques et sociaux, qui sont des revendications de type socialiste, héritées des parents les plus militants, s'ajoutent des valeurs qui semblent s'imposer du fait de l'histoire spécifique de l'exil chilien : la défense des libertés politiques ou encore la défense des Droits humains. De plus, l'histoire vécue plonge certes dans la répression militaire chilienne, mais également dans l'expérience de minoritaires que connaissent les familles réfugiées dans les sociétés d'accueil : la défense des migrants et de leur droit de circuler et séjourner librement est ainsi également au cœur de la vision du monde des enfants d'exilés chiliens.

Mais si tous les jeunes gens interviewés reconnaissent qu'il y a bien eu transmission d'un certain nombre de valeurs de gauche, ils n'en identifient pas pour autant, précisément, les contenus. Ils n'appréhendent, en outre, pas ces valeurs, qui appartiennent autant à un corpus

Jedlicki, Fanny, 2010, « Le bagage des enfants de l'exil. De la transmission de la mémoire dans les familles de réfugiés chiliens », in Galloro, Piero-D. (dir.), *L'exil des sud-américains en Europe francophone*, Presses Universitaires de Nancy, pp. 77-102.

universel qu'à l'histoire chilienne et de l'exil, comme strictement « politiques », certaines d'entre elles étant davantage reliées à « la culture » pour plusieurs d'entre eux (les Latino-américains étant considérés dans leurs représentations comme plus chaleureux, solidaires, généreux, tournés vers l'Autre que les Européens).

Ainsi il y a-t-il une diversité des messages politiques dans les familles, tandis que les contextes nationaux et les trajectoires de vie des uns et des autres alimentent la formation politique des enfants. Quoiqu'il en soit, l'axe politique de l'histoire familiale constitue, les entretiens en témoignent, une pierre angulaire des récits de soi. L'identification du groupe familial en exil, valorisante dans le groupe large des migrants (Jedlicki, 2007), en témoigne. Fiers de leurs parents « héroïques », la plupart des enfants revendiquent leur ascendance.

Par ailleurs, la spécificité de la transmission dans les familles de réfugiés chiliens, du fait de l'exil politique, articule constamment et de façon imbriquée des éléments, qui pourraient être isolés et qualifiés plus spécifiquement de culturels (à l'instar des spécialités culinaires, de la langue, d'objets de décoration...), de politiques (les commentaires sur l'actualité chilienne, le récit de la dictature et de la répression, les valeurs idéologiques de gauche...), voire de patriotiques (le drapeau, les symboles comme la Cordillère, la *cueca*, certains chants...). En même temps, chacun de ces éléments sont porteurs de tous ces contenus, parfois simultanément, parfois séparément, dans la mesure où la migration et le lien au pays d'origine sont marqués par le politique, le national et le culturel. Ainsi le politique est-il présent en filigrane dans des activités ou moments que l'on ne définit pas comme strictement politiques, comme lors d'un réveillon de fin d'année. Et l'atmosphère générale de la maison, où la décoration, la musique écoutée, la langue parlée, les livres qui jonchent les bibliothèques, rappellent l'origine familiale : l'exil politique chilien. Effectivement Gabriel Garcia Márquez et Isabel Allende côtoient souvent dans les bibliothèques les oeuvres de Marx et Engels ou encore du Che Guevara ; les disques des *Quila'* et de *los Inti'*<sup>17</sup>. résonnent plus que d'autres et leur dimension idéologique est bien perçue par les enfants ; la décoration est elle-même labellisée : les *arpilleras*<sup>18</sup>, les visages en cuivre d'Allende, de Pablo Neruda sont accrochés au mur, tandis qu'un poncho recouvre un canapé...

---

<sup>17</sup> *Quilapayún* et *Inti-Illamini*, sont à l'instar d'*Illapu*, des groupes musicaux caractérisés par une musique engagée, la *Nueva Canción* : ils étaient déjà célèbres au Chili, ils se retrouvent tous en exil où ils poursuivent leur carrière musicale.

<sup>18</sup> Assemblages de bouts de tissus (récupérés, en cuir, tissu, laine...) brodés par les femmes (mères et épouses de prisonniers politiques, de Détenus-Disparus., d'exécutés politiques) sous la dictature : ces petits tableaux racontent des scènes de la vie quotidienne, en dénonçant, malgré la censure, la répression. Les femmes faisaient cela à la fois pour subvenir à leurs besoins comme dans un objectif de dénonciation, et les *arpilleras* étaient vendues au Chili et en exil aux opposants à la dictature militaire. Ils sont suspendus aux murs ou reproduits en cartes postales.

Jedlicki, Fanny, 2010, « Le bagage des enfants de l'exil. De la transmission de la mémoire dans les familles de réfugiés chiliens », in Galloro, Piero-D. (dir.), *L'exil des sud-américains en Europe francophone*, Presses Universitaires de Nancy, pp. 77-102.

Le moment privilégié pour « *parler politique* » est dans les maisons chiliennes comme ailleurs, le repas du soir qui réunit la famille : il est souvent l'occasion de visionner et commenter ensemble les actualités télévisées, programmées à cette tranche horaire. Des supports médiatiques spécialisés sur le Chili peuvent être présents dans certains foyers : de l'écoute de l'émission de radio « *Escucha Chile* » (*Chili, écoute*), aux revues ou lettres clandestines reçues avec respect et crainte, auxquels les enfants s'intéressaient plus ou moins.

Voici la description d'une demeure « *chilienne typique* », donnée par Veronica (France), qui s'adresse dans une lettre à l'un des amis de ses parents, un « *tio* » (oncle) de l'exil<sup>19</sup> :

*« [L'appartement] était comme celui de presque tous les Chiliens. Même si on essayait d'en prendre soin, il avait toujours l'air désordonné, improvisé, comme si on venait d'emménager et qu'on ait été prêt à partir à nouveau, bien que des années se soient écoulées ainsi. Je me souviens que vous changiez toujours les meubles de place et que vous vous échangiez constamment les chambres à coucher. Rien n'était certain chez toi, sauf une seule chose : vous étiez chiliens. Je ne sais pas pourquoi je trouvais cela si certain, peut-être parce que dans une pièce il y avait une quena<sup>20</sup> pendue, dans l'autre une affiche, dans l'autre encore un objet d'artisanat. Beaucoup de Chiliens arrivaient toujours chez toi. Je ne me souviens pas du visage de tous ni de leurs conversations, mais je conserve encore la sensation de m'être retrouvée des tas de fois au milieu d'un groupe de personnes qui discutaient de littérature, de politique, qui parlaient avec nostalgie et douleur des dernières années passées au Chili. Ce dont je me souviens parfaitement, c'est du soir où les Quilapayún passaient au 'Grand Échiquier'. J'étais assise par terre, juste en face de la télévision, entourée de beaucoup de gens qui s'étaient réunis chez toi pour voir le programme. La première chanson fût 'Mi Patria'. Je ne sais pas pourquoi j'ai été si touchée par 'Patria, luz y banderas' (Patrie, lumière et drapeaux). Je ne sais pas non plus comment j'ai pu comprendre ce que cela signifiait, mais à partir de ce moment, j'ai commencé à partager et souffrir chaque tristesse, chaque angoisse, qui marquèrent cette époque. Je me souviens que j'adorais ces chansons. Une des choses qui me plaisait le plus chez toi, c'était que tes enfants les jouaient et les chantaient. Je me souviens de Carlos Ramón avec un charango<sup>21</sup>, d'Alejandra et de Paula avec une guitare. Je m'enfermais des après-midi entières pour les écouter. (...) C'est à travers eux et les chansons qu'ils interprétaient que j'ai élaboré l'image du Chili dont j'ai rêvé durant toutes ces années en France : la terre, le peuple, les drapeaux, la Cordillère, les mineurs et les paysans, toutes ces choses qui m'ont fait connaître quelque chose d'inconnu, qui m'ont fait aimer quelque chose d'inconnu. »*

Le politique se trouve donc implicitement partout chez les réfugiés chiliens : derrière les projets de retour entretenus par les parents, dans les souffrances entraînées par la répression et l'exil, dans les discours nostalgiques sur le Chili, dans les liens entretenus avec d'autres

---

<sup>19</sup> Le groupe communautaire, très politisé les premières années de l'exil, joue le rôle d'une famille élargie.

<sup>20</sup> Instrument à vent.

<sup>21</sup> Petite guitare.

Jedlicki, Fanny, 2010, « Le bagage des enfants de l'exil. De la transmission de la mémoire dans les familles de réfugiés chiliens », in Galloro, Piero-D. (dir.), *L'exil des sud-américains en Europe francophone*, Presses Universitaires de Nancy, pp. 77-102.

Chiliens durant les rencontres communautaires, bref dans les rapports au pays d'accueil, au pays d'origine et dans les identifications nationales. L'odeur des *empanadas* préparées pour la « Fête de l'Huma » par exemple, le nom du club de foot (Salvador Allende), le réveillon du 31 décembre où l'on brise une figure de Pinochet pour les douze coups de minuit de la nouvelle année, bref tous les messages, les comportements, même les plus anodins, peuvent revêtir une dimension politique.

Par ailleurs, les enfants qui assistent à de nombreuses réunions, formelles ou informelles, ainsi qu'à des manifestations, partagent avec les adultes des expériences militantes. Ils sont sensibilisés à un vocabulaire et à des pratiques spécifiques : qu'il s'agisse de modalités de prise de parole en réunion, de l'organisation concrète d'un événement (manifestation, fête, transfert de fonds, revue, écriture de tract...), ou encore du débat politique proprement dit, les enfants acquièrent durant ces expériences, en qualité de témoins plus ou moins actifs, un habitus de militant (Mathieu, 2004).

Les enfants socialisés dans cet environnement, plus ou moins intensément, baignent donc dans un milieu qui leur apporte à la fois des informations sur la politique et le politique, comme spécifiquement sur l'histoire du Chili et de leur groupe d'appartenance. Les images que se forment les enfants sur le Chili ont spécifiquement une dimension politique, avec les deux grands acteurs que sont les entités fictives « *la gauche issue de l'UP* », appelée également « *le peuple* » et « *les militaires* ». Ces deux entités sont strictement opposées dans les représentations de l'exil, incarnant le Bien et la Vérité d'un côté et le Mal et la Trahison de l'autre : elles sont, elles aussi, mythifiées. En effet, les récits magnifiés de l'UP et des luttes des années soixante-dix, idéalisés du fait de la fin sanglante et de la nostalgie propre au déracinement, comme les discours et images véhiculées par les parents, le groupe communautaire, la presse militante chilienne, les documentaires et reportages télévisés, alimentent un imaginaire clivé et stéréotypé de la société chilienne : un « *peuple* » pauvre, exploité, mais profondément de gauche, résistant, solidaire et chaleureux, et un régime sanguinaire et sauvage, personnalisé par l'uniforme, soutenu par une droite riche, spoliatrice et violente. Les imaginaires fluctuent ainsi entre ces deux pôles polarisés, qui sont incarnés à chaque grand événement chilien (les manifestations des années quatre-vingts, le plébiscite de 1988, l'attentat contre Pinochet en 1986) accueilli avec émotion par les parents. La plupart des enfants se sont forgé l'image d'un pays « *en guerre* » et d'un rapport de forces déséquilibré : une majorité de la population opprimée farouchement opposée à une dictature, qui lui est imposée par la force et la barbarie. Ceux d'entre eux qui vont connaître l'expérience du retour au Chili, qui y partent en vacances, etc. seront confrontés à une toute autre réalité (Jedlicki, 2007).

Jedlicki, Fanny, 2010, « Le bagage des enfants de l'exil. De la transmission de la mémoire dans les familles de réfugiés chiliens », in Galloro, Piero-D. (dir.), *L'exil des sud-américains en Europe francophone*, Presses Universitaires de Nancy, pp. 77-102.

Le politique peut être perçu négativement par les enfants à travers le prisme de la violence, puisque l'engagement a effectivement rimé pour leurs parents avec cette dernière. Enfin, certains enfants peuvent recevoir d'exigeantes injonctions qui appellent à la responsabilité et aux devoirs d'un « *bon militant* » ; cette responsabilisation précoce peut être difficile à vivre :

« [Mon père nous répétait, à moi et à mon frère, tous les jours, quand on allait le voir à Cuba] depuis tout-petits : 'Qu'est-ce que tu as fait d'utile aujourd'hui pour l'humanité ?' et ce truc là m'est resté gravé dans la tête, c'est terrible comme question quotidienne. » Valentina (France, Cuba).

Par ailleurs, certains parents ont pris leurs distances avec l'univers militant, du fait des discordes particulièrement vives au tournant des années quatre-vingts notamment et ils élèvent leurs enfants dans cette méfiance du politique partisan. Plus nombreux sont les enfants de réfugiés chiliens qui critiquent ou condamnent le politique, qui auraient amené leurs parents à les avoir « *délaissés* » ou « *abandonnés* » pour « *la Cause* », durant leur enfance<sup>22</sup>.

Pour autant, la transmission politique dans les familles de réfugiés chiliens détermine une posture, qui est également identitaire : être enfant de réfugiés chiliens, c'est être anti-pinochétiste et de gauche, et s'engager constitue une affirmation de continuité familiale. Quoiqu'il en soit, du fait de leur filiation, c'est-à-dire de l'expérience spécifique d'être enfant de réfugiés chiliens, ces jeunes gens vont se poser davantage que leurs contemporains la question d'un engagement politique de gauche. Pour autant, ils s'approprient cet héritage dans un contexte très différent, notamment sur le plan idéologique. Parents et enfants n'ont effectivement pas été socialisés dans un même contexte socio-historique et spatial. Ils appartiennent à deux générations socio-historiques distinctes, et c'est à un contexte global, sinon mondial, que je me réfère ici. Les idéologies et mouvements révolutionnaires qu'ont embrassés les militants et sympathisants de l'UP dans les années soixante et soixante-dix, entraînés par un élan international porté par de forts mouvements sociaux, ainsi que par de plausibles espoirs en l'avènement du socialisme, se trouvent discréditées dans les années quatre-vingts et quatre-vingt-dix. Tandis que les gauches occidentales sont gagnées progressivement par les thèses du « social libéralisme », que le bloc de l'Est s'effondre et montre les aspects les plus noirs du totalitarisme soviétique, que s'élève à Cuba la voix des opposants au régime dénonçant les atteintes graves aux libertés fondamentales, le socialisme comme le politique en général perdent de leur pertinence et de leur attrait auprès des jeunes générations. Ainsi ni la famille ni le groupe communautaire ne sont les seuls agents de socialisation, ni une variable indépendante d'un contexte global.

---

<sup>22</sup> Qu'il s'agisse de l'absence de l'un des parents, victime de la répression, de l'intensité du militantisme en exil, ou encore de quelques situations extrêmes au cours desquelles les parents décideront de revenir clandestinement lutter au Chili, et enverront leurs enfants à Cuba ou auprès de la famille chilienne ; certaines pratiques de clandestinité poursuivies en exil par certains (taire son adresse, ne pas connaître le véritable nom de ses parents, vérifier que l'on n'est pas suivi dans la rue) traumatisent par ailleurs les jeunes enfants. Voir aussi le film *Rue Santa Fe* de Carmen Castillo, 2007 (Ad Vitam).

Jedlicki, Fanny, 2010, « Le bagage des enfants de l'exil. De la transmission de la mémoire dans les familles de réfugiés chiliens », in Galloro, Piero-D. (dir.), *L'exil des sud-américains en Europe francophone*, Presses Universitaires de Nancy, pp. 77-102.

### **Socialisation politique extrafamiliale**

Les institutions, les formes de gouvernance, le fonctionnement politique, économique et social des Etats, les traditions nationales, les codes socioculturels en vigueur dans chaque société déterminent des normes et pratiques sociales qui sont incorporées par les enfants, de façon inconsciente. Les principes républicains français, c'est-à-dire la séparation des espaces privés et publics, une certaine autonomie individuelle par rapport aux groupes d'appartenance premiers, les principes d'égalité formelle forgent également des valeurs et comportements qui peuvent entrer en contradiction, sinon en conflit, avec ceux qui ont cours au Chili – ce qui n'ira pas sans provoquer des difficultés au moment des retours. Il en va de même pour les enfants qui ont grandi dans les anciennes républiques socialistes, d'autant plus qu'un encadrement idéologico-national de l'enfance et de la jeunesse y était délivré. Les enfants qui grandissent dans des univers moins, ou autrement, politisés au niveau national, connaissent également des expériences militantes non chiliennes. La « Fête de l'Huma » où les réfugiés chiliens tiennent chaque année au moins un stand, est ainsi fréquemment abordée dans les entretiens. Ils évoquent également les événements et mobilisations nationales auxquels ils participent (avec ou sans leurs parents), les années « *Touche pas à mon pote* », les « *manifs de 86 contre Devaquet* » comme toutes les manifestations lycéennes, auxquelles la plupart d'entre eux ont pris part à des degrés divers. L'entourage des pairs joue effectivement un rôle fondamental dans la socialisation : l'école et le quartier sont les espaces préférentiels où se forment les amitiés. La « *culture de banlieue* » ou une « *identité multiculturelle, d'enfant d'immigrés* » mises en avant par les enfants issus des quartiers populaires français, sont une référence majeure pour ces derniers, dans lesquelles ils puisent des normes et pratiques relationnelles comme d'appréhension du monde. La contre-culture d'opposition (portée notamment par le hip-hop) s'y développe, s'exprimant également parfois dans des pratiques délictueuses (les graffitis, les joutes verbales et parfois les rixes physiques, les éventuelles provocations à l'égard des institutions) (Lepoutre, 1997). Ces pratiques semblent à première vue moins politiques que des activités partisans ; elles prennent pour autant racine dans un mouvement de contestation des normes sociales dominantes, et constituent des actes de résistance aux discriminations dont les habitants des quartiers populaires souffrent.

Ce sont les expériences qui interviennent durant toute l'existence qui font évoluer les comportements et valeurs politiques des individus. Pour autant, on repère dans les entretiens, l'importance de la dimension politique du bagage de l'exil : tous les enfants de réfugiés chiliens, à l'exception d'un d'entre eux, se sont déclarés de gauche. Leur héritage peut s'ancrer dans une idéologie et des positionnements militants ou un capital de sympathie et une sensibilité à un certain nombre de problèmes sociaux ou de luttes ponctuelles. Les engagements qui les animent (traditionnel au sein de structures partisans



Jedlicki, Fanny, 2010, « Le bagage des enfants de l'exil. De la transmission de la mémoire dans les familles de réfugiés chiliens », in Galloro, Piero-D. (dir.), *L'exil des sud-américains en Europe francophone*, Presses Universitaires de Nancy, pp. 77-102.

ou non) sont très hétéroclites et reflètent à la fois la réalité contextuelle de leur génération, comme la marque chez eux en tant que groupe, d'un fort héritage.

### **La mémoire de la violence**

Les expériences extrêmes que constituent la torture, l'emprisonnement, la disparition de proches, la persécution en général, auxquels s'ajoutent la culpabilité du survivant et de celui qui est parti en exil, entraînent des troubles de type psychopathologique. Les contextes dans lesquels se sont déroulés les événements traumatiques ont rarement permis, du fait de la nature des sévices (réduisant les hommes et les femmes à un état d'animalité proche de la folie), du déni officiel de la violence notamment, que ceux-ci soient élaborés. Refoulement, clivage, déni et donc un certain silence règnent majoritairement sur les terribles événements vécus par les victimes de la dictature militaire chilienne.

Au sein des familles, c'est le plus souvent le silence qui règne. Le désir de protéger les enfants et l'extrême difficulté à se décrire comme victime d'événements atroces contribuent à alimenter la « *mise de côté* » des souvenirs chez les parents. Cependant ceux-ci se transmettent malgré tout, clandestinement, auprès des enfants, qui n'ont pas conscience de cette transmission (Jedlicki, 2001).

L'expérience quotidienne de vivre à côté de quelqu'un en souffrance entraîne nécessairement la transmission d'éléments traumatiques. Cela arrive d'autant plus à la suite de situations de violence sociale extrême : les psychologues s'accordent à reconnaître qu'il y a une « transmission radioactive des résidus » de la violence, pour reprendre la terminologie de Yolanda Gampel (2005), au sein de l'ensemble du groupe social et particulièrement au sein du groupe familial.

La chape silencieuse pesant sur les événements à l'origine de la souffrance rend ces « résidus » traumatiques terriblement destructeurs pour les enfants. L'angoisse et les fantasmes enfantins se déploient avec d'autant plus d'aisance que l'origine de la souffrance perçue chez leurs géniteurs, est occultée : l'événement inconnu semble d'autant plus terrible, et l'enfant tend à se sentir responsable du mal-être qu'il perçoit, puisqu'on ne lui en parle pas.

Par ailleurs, le non-dit, érigé en impensable impensé devient un non-inscriptible traumatique, pourtant présent dans la psyché des enfants, source d'éventuelle compulsion de répétition (Viñar, 1989) : les traumas sont encryptés, éloignés de toute possibilité du sujet de les désigner, de les nommer et donc de pouvoir les élaborer, afin d'apaiser les souffrances qu'ils provoquent. La transmission transgénérationnelle traumatique est ainsi problématique et les enfants sont eux aussi victimes de la violence de l'Etat chilien.

Jedlicki, Fanny, 2010, « Le bagage des enfants de l'exil. De la transmission de la mémoire dans les familles de réfugiés chiliens », in Galloro, Piero-D. (dir.), *L'exil des sud-américains en Europe francophone*, Presses Universitaires de Nancy, pp. 77-102.

Pour autant, ils sont rarement reconnus dans cette position de victimes. La société, la famille, eux mêmes tendent à ignorer l'oeuvre de ces mécanismes inconscients. Le déni de la souffrance qu'ils occasionnent accroît cependant cette dernière.

Enfin, les enfants de réfugiés chiliens tendent à être investis, toujours sur le plan inconscient, d'un rôle de réparateur des souffrances parentales. On repère en effet chez eux une tendance à une hyper-responsabilisation, à protéger leurs parents dans la vie quotidienne, et d'une certaine façon à tâcher de ne pas les contrarier. Ils sont enfin tentés inconsciemment de réparer une histoire brisée. Les rôles familiaux se trouvent ainsi brouillés.

*« Dans les différentes étapes, il a fallu apprendre, en tous cas pour moi, que tu ne pourrais, quoique tu fasses, que tu sois l'enfant le plus exemplaire au monde, tu ne pourrais pas effacer ce qui avait déjà été, tu pourrais pas, rien, rien, rien de ce que tu pouvais faire ne pourrait effacer la grande blessure qui était celle de tes parents et dans mon cas elle était vraiment discrète [mais] de temps en temps quelque chose se passait où moi je pouvais percevoir leur grande souffrance et pour laquelle j'étais complètement démunie et ça c'était un truc insupportable.... D'être quelque part les parents de tes parents, tout en étant enfant, vouloir leur épargner quelque chose. » Alba (France)*

La prise en charge, non délibérée, des désirs parentaux par les enfants, prenant la forme d'une dette, n'a cependant rien d'exceptionnel : « de la dimension narcissique de l'amour parental à la projection sur l'enfant des désirs irréalisés des parents, Freud avait déjà ressenti la dynamique intrapsychique des transmissions entre générations. » (Attias-Donfut, et al. 2003 : 261). Ces transmissions, involontaires, transitent par une communication « intrasubjective, consciente ou non, verbale ou pas, et redoublent les 'loyautés invisibles', liées au don initial de la vie, qui inscrivent durablement une dette dans le psychisme » (*idem* : 208).

Ainsi retrouve-t-on des sentiments qui peuvent être ressentis par n'importe quel enfant par rapport aux désirs et attentes de ses parents, mais ces injonctions parentales sont exacerbées dans le cas des familles de réfugiés chiliens, du fait de la violence politique, de la migration et de la militance politique, engageant plus fortement les loyautés des enfants envers leurs parents dans les rapports qu'ils ont à l'inscription territoriale et aux comportements politiques. Les enfants de réfugiés chiliens sont amenés à prendre en compte les désirs parentaux parfois davantage que les leurs. On perçoit par exemple cela dans certaines formes de retours au Chili qu'accomplissent quelques uns d'entre eux. Tandis que les parents restent « en exil », les enfants partent vivre au Chili, réparant par cet acte la « dette d'exil » familiale contactée par la famille réfugiée politique.

Si l'on peut observer comment la mémoire, c'est-à-dire les rapports entretenus par la société chilienne à son passé, se constitue à l'échelle nationale, sous la pression de groupes aux intérêts contraires, entre exigence de vérité, de justice, d'histoire critique, et déni, occultation, mensonges<sup>23</sup>, on peut observer à l'échelle individuelle comment la mémoire des enfants de réfugiés chiliens est également construite en tension. Car c'est bien d'un héritage très lourd dont il est ici question : ces enfants-là sont investis plus que d'autres des désirs de leurs parents et doivent dans leur construction personnelle faire avec ceux-ci. Ils apparaissent ainsi moins autonomes que d'autres jeunes face au groupe familial dans leurs constructions personnelles. Leurs choix professionnels, résidentiels (en termes de territoires nationaux), politiques révèlent ce lourd héritage et sa nature. Celui-ci doit cependant être mis en articulation avec le contexte global, les autres groupes d'appartenance et de référence, les expériences qu'ils ont vécues. La majorité des enfants de réfugiés chiliens parviennent finalement à composer avec cet héritage, parfois de façon positive, jouant par exemple des doubles nationalités ou double territorialité dans leurs parcours professionnels ; tandis que certains d'entre eux subissent le fardeau de la mémoire familiale. Quels que soient les trajectoires empruntées par ces jeunes gens, toujours en devenir, celles-ci sont directement le produit de l'histoire chilienne.

*« C'est pas seulement la vie de nos parents qui a été brisée en deux (...) nous les enfants, on n'a pas pu avoir une vie normale » Sandra (France)*

Considérer les enfants de réfugiés et *retornados* chiliens comme un groupe de victimes à part entière de la dictature militaire, est encore une démarche rare, qui mériterait d'être poursuivie, à la fois pour participer à l'écriture d'une histoire contemporaine critique, comme pour participer à la reconnaissance, et par là à une réparation symbolique, des souffrances endurées.

---

<sup>23</sup> Sur les relations entre le régime post-dictatorial chilien et le « passé » relatif au régime militaire, on peut se reporter notamment à Sandrine Lefranc (2002) et surtout à l'excellent ouvrage d'Antonia Garcia Castro (2002), qui montre bien l'inégalité des positions occupés par des acteurs politiques, aux intérêts contraires, dans cette lutte de « mémoires ».

Jedlicki, Fanny, 2010, « Le bagage des enfants de l'exil. De la transmission de la mémoire dans les familles de réfugiés chiliens », in Galloro, Piero-D. (dir.), *L'exil des sud-américains en Europe francophone*, Presses Universitaires de Nancy, pp. 77-102.

## BIBLIOGRAPHIE

AKOUN André, ANSART Pierre (dir.) (1999), *Dictionnaire de sociologie*, Paris, éd. Le Robert/Seuil

AGRIKOLIANSKY Eric (2004), « La gauche, le libéralisme politique et les Droits de l'Homme », in BECKER Jean-Jacques, CANDAR Gilles (dir.), *Histoire des gauches en France. 2. XX<sup>e</sup> siècle : à l'épreuve de l'histoire*, Paris, La Découverte, pp. 524-541.

ATTIAS-DONFUT Claudine, LAPIERRE Nicole, SEGALLEN Martine (2003), *Le nouvel esprit de famille*, Paris, éd. Odile Jacob

ARAUJO Ana-Maria, VASQUEZ Ana (1988), *Exils latino-américains : la malédiction d'Ulysse*, Paris, CIEMI-L'Harmattan

BOLZMAN Claudio (1996), *Sociologie de l'exil, une approche dynamique : l'exemple des réfugiés chiliens en Suisse*, Zurich, El Séismo

CAMILLERI Carmel, KASTERSZTEIN Joseph et al. (1997), *Stratégies identitaires*, Paris, PUF

COENEN-HUNTER Josette (1994) *La mémoire familiale : un travail de reconstruction du passé*, Paris, L'Harmattan

CUCHE Denys (1996), *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, éd. La Découverte

FRANCHI Vijé (2002), « Ethnicisation des rapports entre élèves. Une approche identitaire », in *Ville-Ecole-Intégration Enjeux*, hors série n°6, décembre, pp. 25-40.

GAILLARD Anne-Marie (1997), *Exils et retours. Itinéraires chiliens*, Paris, CIEMI/L'Harmattan

GAMPEL Yolanda (2005), *Ces parents qui vivent à travers moi. Les enfants des guerres*, Paris, Fayard

GARCIA CASTRO Antonia (2002), *La mort lente des disparus au Chili sous la négociation civils-militaires (1973-2002)*, Paris, Maisonneuve et Larose

GIRAUD Michel (2001), notice « Identité », in *Vocabulaire historique et critique des relations inter-ethniques*, cahier n°8, Pluriel Recherches, L'Harmattan, pp. 38-51.

HALBWACHS Maurice (1994, 1<sup>ère</sup> éd. 1925), *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel

JEDLICKI Fanny, Les exilés chiliens et l'affaire Pinochet. Retour et transmission de la mémoire, in *Les cahiers de l'Urmis*, n° 7, juin 2001, pp. 33-51.

De l'exilé héroïque à l'illégitimité du *retornado*. Les retours des familles de réfugiés chiliens en France, in *Anuario de Estudios Americanos*, volumen LXIV, n°1, Espagne, 2007, pp. 87-110

JEAN Yves, CALLENGE Christian (coord.) (2002), *Lire les territoires*, Collection Perspectives « Villes et territoires », Maisons des Sciences de l'Homme, Tours

LAVABRE Marie-Claire (2001), « De la notion de mémoire à la production de mémoires collectives », in CEFAÏ Daniel (dir.), *Cultures politiques*, Paris, PUF, pp. 233-252.

LEFRANC Sandrine (2002) *Politiques du pardon*, PUF, Paris

LEPOUTRE David (1997), *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob

Jedlicki, Fanny, 2010, « Le bagage des enfants de l'exil. De la transmission de la mémoire dans les familles de réfugiés chiliens », in Galloro, Piero-D. (dir.), *L'exil des sud-américains en Europe francophone*, Presses Universitaires de Nancy, pp. 77-102.

MATHIEU Lilian (2004), *Comment lutter ? Sociologie et mouvements sociaux*, Paris, éd. Textuel

MUXEL Anne (1996), *Individu et mémoire familiale*, Paris, Nathan

MUXEL Anne (2001), *L'expérience politique des jeunes*, Paris, Presses de Sciences Po

NOIRIEL Gérard (2005), « La nationalisation de la société », in *Etat, nation et immigration*, Paris, Folio Histoire, pp. 187-208

POUTIGNAT Philippe, STREIFF-FENART Jocelyne (1995), *Théories de l'ethnicité*, Paris, PUF

PROCHASSON Christophe (2004), « Les gauches, les mœurs et la morale », in BECKER Jean-Jacques, CANDAR Gilles (dir.), *Histoire des gauches en France. XX<sup>e</sup> siècle : à l'épreuve de l'histoire*, Paris, La Découverte, pp. 666-682.

REA Andréa, TRIPIER Maryse (2003), *Sociologie de l'immigration*, Paris, La Découverte

REBOLLEDO Loreto (2006), *Memorias del desarraigo. Testimonios de exilio y retorno de hombres y mujeres de Chile*, Santiago de Chile, éd. Catalonia

RIBERT Evelyne (2006), *Liberté, égalité, carte d'identité. Les jeunes issus de l'immigration et l'appartenance nationale*, Paris, éd. La Découverte, coll. « Textes à l'appui »

ROBIN Régine (2003) *La mémoire saturée*, Paris, Stock

SAYAD Abdelmalek (1991), « Les enfants illégitimes », in SAYAD Abdelmalek, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Paris, DeBoeck Université, pp.186-256.

TABOADA-LEONETTI Isabel (1982), « Identité nationale et liens avec le pays d'origine », in MALEWSKA-PEYRE Hannah (dir.), *Crises d'identité et déviance chez les jeunes immigrés*, Melun, La Documentation française, pp. 205-247.

VIÑAR Maren et Marcelo (1989), *Exil et Torture*, Paris, Denoël